

Azadhoui (1910 - 1987)

Conchettine Perli-Longo a écrit deux livres sur l'épopée de sa famille. Le premier, « L'Enfant berger de Calabre » décrit l'enfance et l'adolescence de son père Agostino Longo jusqu'au départ pour la France. Le second, « Les cueilleurs de pierre relate les années à Mens. Le récit suivant figure à la fin du second. Nous remercions l'autrice de nous avoir autorisé à reproduire ce texte ainsi que cette magnifique photo de l'héroïne.



Le Trièves a reçu par vagues beaucoup de personnes fuyant leur pays pour diverses raisons. Il en est une en particulier qui nous était chère, et je ne voulais pas terminer notre folle histoire sans la nommer.

Sa générosité et son affection étaient sans limite dans ce quartier grouillant de Calabrais, elle donnait, nous acceptions sans deviner le drame qui habitait tout son être.

Ses angoisses, son passé douloureux, elle n'en a jamais parlé ou sinon à mi-mots.

Comment deviner l'inavouable !

La tragédie qui était la sienne sans commune mesure avec notre cheminement... Un jour le poids était devenu trop lourd et elle l'a posé comme pour se libérer.

Peu avant sa disparition, incrédules, meurtris oui profondément meurtris, nous l'avons écoutée... Son périple, son parcours, l'histoire de sa vie sont si douloureux que les mots assez forts pour les qualifier n'existent pas...

L'Asie Mineure, l'Arménie...

SIVERECK, ville dans laquelle sa famille, de riches propriétaires terriens avaient leurs racines. Négociants en céréales et éleveurs de grands troupeaux de moutons. La famille nombreuse et les employés exploitaient cet immense domaine. La folie humaine était prête à se déchaîner... L'ordre fut donné.

L'extermination, les exactions sur le peuple d'Arménie étaient en marche.

Inutile de résister, c'était peine perdue ! Toute une armée de sanguinaires à affronter. Rassemblés devant leurs maisons, tous devraient entre autre renoncer à leur religion, tout était confisqué, impuissants, sans arme ils assistaient aux décapitations des pères, des mutilations en tout genre. L'imagination ne manque jamais aux criminels. Le Tigre et l'Euphrate, rouges de sang, charriaient les cadavres affreusement mutilés. Pour elle la longue errance et la marche allaient commencer. Parqués, entassés vers Ourfa avec comme abris sommaires des toiles de tente, sous lesquelles ils arrachaient leur dernier soupir. Partout des convois s'organisaient, les familles étaient séparées ; elle a pris une autre route que celle de ses parents qu'elle ne reverra plus jamais. Toutefois, une famille veillait et protégeait la fragilité de ses dix ans, et à nouveau ils sont arrivés à Izmir. Ces grands yeux noirs embués, fixaient inlassablement l'entrée du camp, cherchant avec désespoir les siens sans doute morts ou perdus. La souffrance habitait tout son être.

Son périple durera cinq longues années, à travers des terres brûlantes ou gelées, innommables et inacceptables pour les adultes, les vieillards et pour la petite fille qu'elle était. Les chemins qu'elle suivait, perdue au milieu d'une foule immense presque irréaliste, avançant comme une somnambule, affamée, assoiffée, décharnée terrifiée, ces chemins là n'étaient pas bordés de fleurs parfumées ni même d'arbres fruitiers comme elle l'aurait mérité.

Des corps sans vie, tués, disloqués, en putréfaction, ne pouvaient échapper à son regard d'enfant. Tous ces fantômes et ces cadavres hantaient ses rêves d'enfant.

Et un jour, pour s'amuser, pour tuer leur ennui, les bourreaux ont déclaré qu'ils allaient les marquer au fer rouge... Oui comme sur les animaux. Son petit corps d'enfant a été sauvagement brûlé sur la fesse droite. La salive posée sur le bout de ses doigts avec lesquels elle tamponnait sa plaie ne suffisait pas à la soulager, et son frêle corps meurtri hurlait sa douleur. Ces yeux asséchés par le sable ne pouvaient plus verser de larmes. Tout en boitant, elle a rejoint Alep auprès de la famille qui l'avait adoptée. Puis ils ont affronté le désert brûlant de Deir El Zor qui engloutissait ceux qui avaient survécu jusque là. Elle, battante, en Reine du désert, résistait refusant toute tragédie. Encore Beyrouth, puis la Grèce par la mer, et enfin Marseille.

Les cales et les ponts des bateaux les déversaient par millier.

Elle, sa folle échappée posera sa destinée à Marseille. Le Consulat d'Arménie la plaça dans une famille bourgeoise de cette ville. Son enfance, la belle petite fille qu'elle était, ont été rangées sous un escalier désigné comme sa chambre, une chaise longue en guise de lit, endroit sordide et dépouillé. Elle acceptait avec abnégation leurs enfants. Elle les berçait en fredonnant doucement les chants que sa mère lui avait murmurés à l'oreille et que ses nuits d'horreur et d'épouvante n'avaient pas réussi à lui faire oublier. Attentive, elle les consolait, toute son existence tournait autour de ces enfants, leur donnant tout cet amour dont elle avait cruellement manqué. Bien sûr de l'école elle a été privée, les tâches qu'elle devait assumer étaient trop nombreuses. Le soir en cachette, elle laissait courir ses doigts sur les touches du piano et les yeux clos, savourait cet instant de voyage et de liberté. C'était quelques minutes qu'elle leur volait après avoir terminé le ménage dans leur magasin de pianos et violons. Sans le savoir, elle vivait dans une prison dorée,

l'éducation bourgeoise et chrétienne qu'elle avait reçue de ses parents lui interdisait de se rebeller. Même son magnifique prénom a été changé, trop compliqué à prononcer... et aussi pour éviter à sa famille de la retrouver et de la récupérer ce qui bien sûr aurait été légitime.

Sa famille regroupée, débarquée depuis peu à Marseille, l'ayant retrouvée par l'intermédiaire du Consulat, a tenté de la reprendre. Les documents et les procédures judiciaires nombreuses, gagnés par ses parents, ordonnant son retour immédiat au domicile parental ont été rangés, cachés et oubliés dans le secret des tiroirs fermés à clés. Jamais elle n'a pu imaginer la longue lutte engagée pour qu'elle retrouve son foyer. Un mur infranchissable avait été dressé, s'accaparant son enfance elle vivait cachée, prisonnière. Inutile de lutter. Dépités, dégoutés, les siens ont quittés Marseille et se sont fixés au Maroc. Elle portait des chaînes, son passé et les reproches qu'on lui soufflait, elle acceptait passivement comme pour expier une faute, faire pénitence et pourtant elle n'était coupable de rien. Ses rancœurs et ses colères n'ont jamais explosé. Enfin, un jour vers ses trente ans, sa souffrance a été entendue, la maladie s'est fixée dans son corps et le bon air des montagnes lui fut conseillé. Elle trouva sa maison de convalescence à Mens, ce fut son chemin vers la liberté. Ces maux soignés, et sans perte de temps elle trouva un emploi dans une maison bourgeoise comme gouvernante. Son savoir, sa grâce enfouies en elle représentaient un véritable passeport. Après quelques temps André entra dans sa vie. Très loin des siens et de son Arménie natale, avec André son gentil mari, ils fonderont une famille.

Je m'incline avec modestie sur son passé. Je savoure ces moments, ces années partagées avec elle, ces merveilleux moments inoubliables. Ont entrainé chez elle sans frapper. Il n'empêche que pour moi son histoire m'inspire de la colère oui une grande colère. Pour nous elle demeure et demeurera notre marraine pour toujours.

AZADHOUI, quelle merveille, j'ai découvert son vrai prénom, il n'en existe pas de plus beau, LIBERTÉ, quelle chance de naître, d'ouvrir les yeux et de porter ce magnifique prénom LIBERTÉ.